

Henri Michaux

# Ailleurs

Voyage en  
Grande Garabagne  
Au pays de la Magie  
Ici, Poddema



*nrf*

*Poésie* / Gallimard





COLLECTION POÉSIE



HENRI MICHAUX

# Ailleurs

Voyage  
en Grande Garabagne  
Au pays de la Magie  
Ici, Poddema

*Nouvelle édition  
revue et corrigée*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1967.*

## Préface

*L'auteur a vécu très souvent ailleurs : deux ans en Garabagne, à peu près autant au pays de la Magie, un peu moins à Poddema. Ou beaucoup plus. Les dates précises manquent.*

*Ces pays ne lui ont pas toujours plu excessivement. Par endroits, il a failli s'y apprivoiser. Pas vraiment. Les pays, on ne saurait assez s'en méfier.*

*Il est revenu chez lui après chaque voyage. Il n'a pas une résistance indéfinie.*

*Certains lecteurs ont trouvé ces pays un peu étranges. Cela ne durera pas. Cette impression passe déjà.*

*Il traduit aussi le Monde, celui qui voulait s'en échapper. Qui pourrait échapper? Le vase est clos.*

*Ces pays, on le constatera, sont en somme parfaitement naturels. On les retrouvera partout bientôt... Naturels comme les plantes, les insectes, naturels comme la faim, l'habitude, l'âge, l'usage, les usages, la présence de l'inconnu tout près du*

*connu. Derrière ce qui est, ce qui a failli être, ce qui tendait à être, menaçait d'être, et qui entre des millions de « possibles » commençait à être, mais n'a pu parfaire son installation...*

H. M.

*Voyage*  
*en Grande Garabagne*



## CHEZ LES HACS

Comme j'entrais dans ce village, je fus conduit par un bruit étrange vers une place pleine de monde au milieu de laquelle, sur une estrade, deux hommes presque nus, chaussés de lourds sabots de bois, solidement fixés, se battaient à mort.

Quoique loin d'assister pour la première fois à un spectacle sauvage, un malaise me prenait à entendre certains coups de sabots au corps, si sourds, si souterrains.

Le public ne parlait pas, ne criait pas, mais uhuhait. Râles de passions complexes, ces plaintes inhumaines s'élevaient comme d'immenses tentures autour de ce combat bien « vache », où un homme allait mourir sans aucune grandeur.

Et ce qui arrive toujours arriva : un sabot dur et bête frappant une tête. Les nobles traits, comme sont même les plus ignobles, les traits de cette face étaient piétinés comme betterave sans importance. La langue à paroles tombe,

tandis que le cerveau à l'intérieur ne mijote plus une pensée, et le cœur, faible marteau, à son tour reçoit des coups, mais quels coups!

Allons, il est bien mort à présent! A l'autre donc la bourse et le contentement.

« Alors, me demanda mon voisin, que pensez-vous de cela?

— Et vous? dis-je, car il faut être prudent en ces pays.

— Eh bien! reprit-il, c'est un spectacle, un spectacle parmi d'autres. Dans la tradition, il porte le numéro 24. »

Et sur ces paroles, il me salua cordialement.

\*

On me conseilla d'aller dans la province de Van. Là se pratique une lutte dont toutes les autres sont sorties. Elle porte, parmi les spectacles, le numéro 3, et les hommes se battent dans un marais.

Ce combat a lieu ordinairement entre proches parents, afin que la combativité soit plus grande.

On devine tout de suite quels sont les combats les plus appréciés. La différence d'âge d'une génération à l'autre ne compte pas, pourvu que les forces physiques soient équilibrées.

A ces spectacles, à peine si on chuchote. La boue gluante est la seule animatrice du combat, impartiale, mais perfide, tantôt exagérant jus-

qu'au tonnerre une simple claque, tantôt dérobant presque entièrement un coup tragique au bas-ventre, basse, rampante, toujours ouverte à l'homme qui s'abandonne. Les buffles luisants aux membres d'homme, la tête ruisselante de boue, soufflent, luttent, à moitié asphyxiés, aveuglés, assourdis par cette boue traîtresse qui entre partout et reste et obstrue.

\*

Je vis le combat de deux frères. Depuis quatre ans, ils s'évitaient, développant leurs forces, se perfectionnant. Ils se rencontrèrent sans comprendre, eût-on dit. Ils se mirent à se palper en rêvant, tout en se salissant avec la boue, comme pour rendre méconnaissables les traits de famille qu'ils allaient bafouer, ô combien!

La vieille haine venue de l'enfance remontait en eux petit à petit, tandis qu'ils passaient l'un sur l'autre la lèpre gluante de la terre et le danger montait au nez, aux yeux, aux oreilles, sombre avertissement. Et tout d'un coup ce furent deux démons. Mais il n'y eut qu'une prise. Emporté par l'élan, l'aîné tomba avec l'autre dans la boue. Quelle frénésie en dessous! Immenses secondes! Ni l'un ni l'autre ne se releva. Le dos de l'aîné apparut un instant, mais sa tête ne put se détourner du marécage et s'y renfonça irrésistiblement.

\*

C'est dans la nuit, par un léger clair de lune, que le combat est réputé le plus intéressant. La pâle lumière de la lune lui donne une prodigieuse allure, et l'expression et la fureur des combattants devient tout autre; l'obscurité les décuple, surtout si ce sont des femmes qui combattent, la contrainte et le respect humain disparaissant pour elles avec la lumière.

Alors que dans la journée, la fureur elle-même ruse et se dissimule, jamais démoniaque, la nuit au contraire, elle congestionne ou blêmit le visage aussitôt, s'y colle en une expression infernale. Il est dommage qu'on ne puisse saisir cette expression que dans une demi-obscurité. Néanmoins, ce moment d'envahissement du visage est un spectacle inoubliable. Si furieux que soit le combat, il ne fait que développer cette première expression. (La nuit aussi est bonne pour cette raison qu'on y est plus recueilli, livré à sa seule passion.) Ces grimaces hideuses vous mordent, expressions qui peuvent ne pas apparaître en toute une vie, et qui apparaissent ici à coup sûr, attirées par la nuit et les circonstances ignobles. Les spectateurs de la haute société Hac ne manquent jamais de vous expliquer que ce n'est pas le combat qui les attire, mais les révélations qui sortent du visage. Il

faut, bien entendu, que ce soit des proches parents qui luttent, ou au moins des ennemis invétérés.

\*

Je connais des villes où l'on n'est jamais tranquille, tant y domine le goût de certains spectacles. Et les jeunes gens n'ont pas la mesure des vieux.

Il est facile d'introduire dans une ville quelques bêtes sauvages (il y en a assez dans les environs). Tout à coup, d'un encombrement de voitures, sortent trois ou quatre panthères noires qui, quoique affolées, savent porter des blessures atroces. C'est le spectacle numéro 72. Oh! bien sûr! ceux qui ont organisé ce divertissement l'ont fait sans malice. Mais quand vous vous trouvez dans cette rue, mieux vaut ne pas trop admirer le spectacle; il faut faire vite, car la panthère noire se décide encore bien plus vite, terriblement vite, et il n'est pas rare qu'une femme ou un enfant succombe à des blessures horribles.

Sans doute les autorités tâchent de réprimer ces distractions, mais débonnairement. « La jeunesse fait des expériences un peu brutales, disent-elles, mais le bon esprit y est. D'ailleurs ce spectacle paie l'amende. »

L'amende est de 25 baches à payer par chaque

organisateur. (Tous les spectacles au-dessus du numéro 60 paient l'amende.)

\*

Comme je portais plainte pour un vol commis chez moi, je ne sais comment, en plein jour, à côté du bureau où je me trouvais (toute l'argenterie emportée, sauf un plat), le commissaire me dit : « Je ferai le nécessaire. Mais, s'il reste un plat, ce n'est sûrement pas un vol, c'est le spectacle numéro 65. Sur l'amende vous toucherez, comme victime, 50 baches. »

Et quelques instants après, un jeune fat, comme il y en a dans toutes les nations, entra et dit : « La voilà votre argenterie, comme si c'était à lui d'être vexé. — Pas bien malin tout ça, fis-je avec mépris, qu'est-ce que ça vous a rapporté?

— 280 baches, répondit-il triomphant, tous les balcons des voisins étaient loués. »

Et il faut encore que je rapporte chez moi, à mes frais, mon argenterie.

\*

Ils ont aussi des « Entreprises générales d'Incendies ». Des grandes, et de plus petites, reposant sur les épaules d'un garçon.

Vous en voyez, en observant bien, qui se